

Podcasts Effractions : à partir du livre d'Antoine Wauters, *Mahmoud ou la Montée des eaux* (Verdier, 2021) - interview de Sophie Nivelles-Cardinale

« Le conflit syrien est un conflit qui a changé le monde, dont les répercussions en termes d'équilibre géopolitique mondiaux sont sans précédent, et c'est pour moi la guerre qui ouvre le vingt-et-unième siècle »

Effractions : le podcast, vous fait découvrir cinq romans du festival Effractions, qui explore les liens entre littérature et réel. La troisième édition se tient à la Bibliothèque publique d'information du 24 au 28 février 2022.

Dans cet épisode, Jérémie, bibliothécaire à la Bpi, reçoit la journaliste Sophie Nivelles-Cardinale pour parler de Mahmoud ou la Montée des eaux, d'Antoine Wauters. Jérémie :

Le vieux Mahmoud plonge dans l'eau du grand lac Hafez, un lac artificiel qui a tout submergé pour faire de la Syrie un rêve de modernité et de prospérité. Et nous plongeons avec lui, dans sa mémoire blessée, dans ses beaux souvenirs, dans ses deuils et dans ses joies. Car ses enfants, ses parents, son village, son métier, ses amours ont été engloutis par l'eau du lac, par le temps qui passe et par la dictature et la guerre qui ont fait l'histoire de la Syrie sous le règne des el-Assad père et fils.

En peu de mots, et en peu de pages, Antoine Wauters déroule une véritable complainte, en forme de poésie en prose. Celle d'un homme qui, au crépuscule de sa vie, voit défiler son passé. C'est un récit poignant qui permet, d'une façon très personnelle et très imagée, d'appréhender de la manière la plus littéraire et la plus sensorielle une réalité dure, douloureuse et complexe mais qui contient aussi sa part de liberté et d'amour.

1/ Le conflit syrien est forcément de nature complexe, basé sur une histoire dont chaque élément peut apporter un point de vue, une lecture, un regard. En quoi votre travail de journaliste s'attache-t-il à rendre compte de cette complexité ? Cela le rend-il d'autant plus difficile ?

Sophie Nivelles-Cardinale, grand reporter en Syrie et Prix Albert-Londres 2016.

Le conflit syrien n'est pas un conflit complexe en soi. C'est complexe parce que, comme tous les conflits qui durent depuis beaucoup trop longtemps, ça devient des histoires complexes. Cette idée que l'Orient serait forcément complexe, c'est un peu une idée orientaliste ou romantique. Tous les conflits qui durent longtemps deviennent des conflits complexes. La difficulté de ce conflit, c'est aussi l'accès : l'accès a été très difficile pour les journalistes étrangers, pour les observateurs étrangers. Mais au début, ce n'était pas un conflit. C'est un soulèvement populaire, des manifestations, et c'est d'abord une répression

sanglante dès le début. Puis on passe, à l'été 2012, à un conflit entre deux camps. On est là dans une histoire très simple, finalement. Et puis après, parce que le conflit dure, en 2013, 2014, on a d'autres acteurs, d'autres protagonistes qui arrivent, que ce soit le PKK, qu'on appelle le YPG, que ce soient les forces démocratiques syriennes, que ce soit l'État islamique en 2013-2014. Là, on est dans un conflit plus complexe parce qu'il y a plus d'acteurs, parce qu'il y a aussi des territoires avec des réalités très différentes à Alep ou à Tabqa, cette ville qui est très proche de Rakka, où se déroule le roman d'Antoine Wauters, il y a une autre réalité qu'à Damas, à Homs ou à Alep.

Ce qu'on voit dans ce roman, c'est qu'on a une forme d'épaisseur de toutes ces histoires, de cette complexité parce que de temps en temps, on a un soldat des Forces démocratiques syriennes, un membre de l'État islamique, on entend les combats, on parle des soldats du régime aussi, on parle de la police, des forces de sécurité. Mais dans ce roman, il me semble que ce qui se passe, cette guerre, cette dictature, ce n'est pas seulement un contexte, là où se déroule l'histoire, c'est aussi le véritable personnage du roman. Ce chant d'amour à la femme aimée, à Sarah, c'est un chant d'amour à cette Syrie qui a été détruite, qui a disparu, et qui a été partie intégrante de sa vie et partie intégrante de l'histoire.

Ce qu'on voit, quand Mahmoud raconte sa vie, quand on plonge dans la vie de Mahmoud avec ces différents éléments, ces soldats, ces combats, la police, Tabqa, là où ça s'est passé, où se passe la fin de sa vie, de ce récit, où se chante la fin de sa vie, c'est un endroit qui a été traversé par différentes forces politiques avant 2011, c'est la dictature. Rakka, c'est la capitale provinciale la plus éloignée de Damas et ça compte. D'ailleurs en 2011, quand il y a les soulèvements, quand il y a une armée syrienne libre qui se crée, ça va être la capitale provinciale, et la seule, qui a été entièrement libérée des forces du régime.

2/ Pour élargir un peu le spectre, vous qui avez couvert différentes situations de guerre, de conflit, en quoi la guerre civile syrienne, vous paraît-elle spécifique ? En quoi peut-elle nourrir spécifiquement la fiction, le travail de journaliste ? Finalement, pour vous, la guerre syrienne est-elle unique en son genre ?

Le conflit syrien est un conflit qui a changé le monde, dont les répercussions en termes d'équilibres géopolitiques mondiaux sont sans précédent, et c'est pour moi la guerre qui ouvre le vingt-et-unième siècle, qui ferme le vingtième siècle. Les conséquences de ce conflit syrien, c'est par exemple en 2013 lorsque Barack Obama et les Occidentaux parlent d'une ligne rouge, la ligne rouge, c'est l'utilisation des armes chimiques. Quand cette ligne rouge est franchie et qu'il ne se passe rien, ce qui va se passer six mois plus tard, c'est que les Russes se rendent bien compte que les Occidentaux ne font rien, et ils annexent la Crimée. Ça, pour moi, ça découle de ce qui s'est passé en Syrie.

Quand il y a une milice qui s'affirme et qui utilise le vide du pouvoir, le vide laissé par cette guerre civile et les opportunités, et que cette milice devient un État terroriste, une organisation terroriste sans précédent, une organisation inédite, les conséquences sont dans nos vies : il y a des attentats qui se sont passés au Bataclan, des attentats qui sont aussi inédits dans l'histoire de la France, même si Paris a connu beaucoup d'attentats, et les conséquences sont inédites. Donc ce conflit syrien a changé le monde à bien des égards. Ce conflit n'a plus rien à voir avec les Syriens aujourd'hui et, très vite, ça leur a échappé. Au bout de deux ou trois ans, les protagonistes ne sont plus les mêmes. Quand vous allez couvrir la bataille de Rakka, on ne raconte plus l'histoire des Syriens, on raconte l'histoire de deux organisations qui n'étaient pas là au début du conflit syrien : l'État islamique et les

forces kurdes du PKK, qui est une organisation qui vient de Turquie. Six ans après, ce n'est plus la même histoire.

Donc, pour moi, ce conflit est un conflit qui a changé le monde, dont les répercussions ne se limitent pas au territoire syrien, et ce conflit n'est toujours pas terminé, donc en termes géopolitiques, il peut encore se passer des choses. Et on voit très bien que chaque conflit a sa spécificité. Souvent, on a la perception que, parce que ça se passe au Moyen-Orient, ce Moyen-Orient qui a l'air si compliqué, où il y a le conflit israélo-palestinien depuis des décennies, où il y a eu une guerre en Irak depuis plusieurs décennies... Mais la guerre en Irak n'est pas la guerre en Syrie, la guerre en Syrie n'est pas la guerre du Liban, la guerre à Gaza n'est pas la guerre en Libye. Et ces deux conflits qui n'existaient pas avant la dernière décennie, avant les Printemps arabes, qui sont le conflit syrien et le conflit libyen, sont des conflits différents avec des tenants et des aboutissants différents.

3/ Dans le roman d'Antoine Wauters, il est beaucoup question de la dictature syrienne au temps de Hafez el-Assad. En quoi cette page très dure, très longue, mais parfois méconnue de l'histoire syrienne, parce qu'elle a été happée par l'histoire récente, vous paraît-elle contenir tous les germes du conflit, toutes les conditions de cette guerre, qui dure maintenant depuis plus de dix ans ?

La dictature de Hafez el-Assad et la dictature de Bachar el-Assad, en fait, c'est la même dictature, c'est la même histoire. Donc on comprend encore mieux ce conflit, si on sait qu'à Hama, il y a eu une révolte, un soulèvement qui a été réprimé en trois semaines, où il y a eu trois semaines de pilonnage de la ville, où on ne sait pas si vingt mille personnes ou cent mille personnes ont été tuées, et après ça a été terminé. Et finalement quand Bachar el-Assad, quand le régime syrien, en 2011 ou 2012 et toutes les années suivantes, assiège et pilonne des villes, il utilise exactement la même technique que cette dictature a toujours utilisée, et c'est le même clan qui est au pouvoir. Bachar el-Assad est l'héritier de son père, est l'héritier de la dictature syrienne, dont on pense qu'elle est méconnue, mais en fait pas du tout.

On sait quand même, en 2011, quelle est la nature de ce régime : c'est un régime qui a occupé pendant vingt-cinq ans le Liban, qui a été étudié notamment par Michel Seurat, qui est connu aux yeux du grand public pour avoir été otage avec des journalistes au Liban. Michel Seurat, ses articles de sociologue, de science-politologue, parlent d'un État de barbarie, d'un État dont la clé de voûte est la violence. Donc cette dictature est connue et c'est la même histoire, ce n'est que la continuité de la méthode utilisée, de la violence utilisée, de la dictature, d'un État policier qui s'appuie sur des services de sécurité, qui s'appuie sur la torture, qui s'appuie sur la violence pour contrôler sa population. Et dans *Mahmoud ou la Montée des eaux*, Mahmoud sa vie est aussi conditionnée par ça, par l'absence de liberté, par la répression, par la prison et c'est une histoire syrienne. Toutes les familles syriennes, même avant 2011, même avant la révolte, avant la guerre, ont une histoire de torture, ont une histoire de répression, une histoire d'arrestation. On était dans une dictature très, très dure, donc c'est la même histoire.

4/ Antoine Wauters utilise beaucoup la poésie et l'image pour rendre compte de certaines réalités parfois très dures, très complexes. Dans votre travail, notamment de documentariste, vous cherchez à montrer la réalité de la manière la plus honnête et la plus directe possible. Ces deux approches vous paraissent-elles complémentaires pour appréhender cette histoire et cette mémoire ?

Le journaliste et le romancier, on ne fait pas le même travail, même si on raconte des histoires, même si c'est un reportage au JT ou l'info le matin, en fait, on raconte une histoire. Mais nous, on est tenu au vrai, le romancier est tenu au vraisemblable. Est-ce que ce que raconte Antoine Wauters est véritablement arrivé ? Peut-être. Mais c'est le vraisemblable, ce n'est pas vrai. Nous, on ne peut pas s'en tenir au vraisemblable, on doit raconter le vrai, on doit témoigner de ce qu'on voit, on doit décrypter. En fait, notre travail, c'est d'informer, donc on n'a pas tout à fait la même activité. La richesse de la littérature c'est ça, nous emmener dans des mondes qui ne sont pas les nôtres. On se prend au jeu, c'est-à-dire qu'Antoine Wauters raconte cette histoire. Le narrateur n'est pas Antoine Wauters, le narrateur est Mahmoud, on a des voix parfois polyphoniques, on entend Sarah. La richesse de la littérature, c'est de nous emmener dans ces mondes-là. Nous, journalistes, reporters, documentaristes, on raconte le réel et on est tenu au vrai, on ne peut pas spéculer, on ne peut pas imaginer et donc c'est pas tout à fait le même travail. Est-ce que ça renseigne le monde ? Oui. Est-ce qu'on peut se contenter exclusivement du récit journalistique pour comprendre ce qui se passe ? Non.

Extrait :

« Au début, les premières secondes, je touche toujours mon coeur pour vérifier qu'il bat.

Car j'ai le sentiment de mourir.

J'ajuste mon masque, me tenant à la proue.

Je fais des battements de jambes.

Le vent souffle fort.

Il parle.

Je l'écoute parler.

Au loin, les champs de pastèques,

le toit de la vieille école et des fleurs de safran.

L'eau est froide malgré le soleil,

et le courant chaque jour plus fort.

Bientôt, tout cela disparaîtra.

Crois-tu que les caméras du monde entier

se déplaceront pour en rendre compte ?

Crois-tu que ce sera suffisamment télégénique pour eux,

Sarah ?

Qu'importe.

Agrippé à la proue, je vois mon cabanon, une vache

qui pait en dessous des arbres, le ciel immense.

Tout est loin.

De plus en plus loin.

J'enfile mon tuba. Je fixe ma lampe frontale

afin qu'elle ne bouge pas.

Et je palme lentement pour maintenir mon corps d'aplomb.

Je prends ensuite une grande, profonde respiration,

et tout ce que je connais mais que je fuis, tout ce que

je ne supporte plus mais qui subsiste, tout ce qui nous tombe dessus sans qu'on l'ait jamais demandé, je le quitte.

Une sensation exquise.

La meilleure.
Bientôt, je coule, je disparais mais je n'ai plus peur
car mon cœur s'est habitué.
L'eau me porte, pleine de déchets.
Je les ignore.
Des algues mortes.
Je les ignore.
Je ne veux rien voir de la nuit.
Tout est jaune et vert trouble à ces grandes profondeurs.
L'eau de plus en plus froide.
Pure.
Si j'éteignais ma lampe, il ferait noir, et en dehors des bulles d'air que je relâche
parcimonieusement et du plancton tout contre moi,
il n'y aurait rien. »

*Cet épisode a été préparé par Jérémie Desjardins.
Merci aux éditions Verdier.*

*Lecture par Caroline Girard
Réalisation : Michel Bourzeix et Gilles d'Eggis
Musique : Thomas Boulard*

*Ce podcast a été produit par Balises, le magazine de la Bibliothèque publique d'information.
Vous pouvez écouter tous les épisodes sur balises.bpi.fr et sur les plateformes de podcast
habituelles.*